

Extrait de : Christine Le Quellec Cottier, *Le Terroriste noir* de Tierno Monénembo, Lausanne, Infolio, Le Cippe, 2019. p. 8-9.

## Exhumer l'Histoire

Façonner Addi Bâ permet à l'auteur non seulement de plonger au cœur de la Seconde Guerre mondiale, en France dans un village des Vosges, mais aussi, par des stratégies narratives, énonciatives et culturelles, de mettre à nu les stéréotypes européens sur le continent africain. Cette option, qui convoque autant l'époque des romans coloniaux que le début du XXI<sup>e</sup> siècle, ne forge pas un système de polarités ; au contraire, elle rend palpable les similitudes en exhibant la vacuité des frontières qui ont façonné la représentation de l'Autre, le « nègre ». Avec ce roman, Tierno Monénembo actualise et questionne des représentations datées, comme celle du critique d'art et écrivain Carl Einstein qui, en 1921, reconnaissait dépité : « [...] nous ne savons pas. L'Afrique où se déploient des peuples en déclin, mais aussi en pleine croissance, se dérobe comme une anguille à la soif de connaissance des Européens »<sup>2</sup> ; cette volonté *de savoir*, ou cette conviction *de savoir* est aussi ce que place en ligne de mire le roman de Tierno Monénembo grâce à plusieurs personnages qui, par la voix de Germaine, vont afficher leur « expérience » de l'Afrique.

« Réinventer le discours » participe donc d'un « contre-discours » qui perturbe les attentes du lectorat francophone. Et reconstituer la « conscience » implique de retrouver une mémoire jusqu'alors confisquée. Le romancier ne fait pas travail d'historien, mais exploite habilement le point de vue de ceux qui furent les témoins, en France entre 1940 et 1943, de la présence d'un jeune tirailleur : Addi Bâ, guinéen, a quitté le continent à l'âge de treize ans, a grandi en France entouré d'une famille française et, en 1939, âgé de vingt-trois ans, s'est engagé comme soldat. Intégré aux troupes de tirailleurs du fait de son origine, Bâ n'existe dans le roman qu'à travers la mémoire des « autres », une vie différée dont la trace est une reconstitution. Le récit rétrospectif est porté par la voix partielle et subjective de Germaine, une vieille Vosgienne qui se présente comme celle qui a le mieux connu le tirailleur. L'expérience de l'homme est ainsi appropriée par ce que Germaine considère *son savoir* sur Bâ et sur l'Afrique, leurs et stéréotypes qui renvoient à la déception de Carl Einstein : le choix de la scène énonciative rend palpable le constat que personne n'a jamais vraiment eu accès à cet homme, d'abord identifié à l'un de ces « rires Banania sur tous les murs de France » que le poète Senghor voulait arracher.

L'art de Monénembo, dans *Le Terroriste noir*, tient à cette capacité à donner à voir l'homme, à capter une époque, tout en déconstruisant les repères de ce même processus d'interprétation. Mais l'œuvre dans son entier, par son ampleur et sa diversité, cautionne aussi un nouveau point de vue sur l'histoire littéraire francophone africaine qui ne peut plus se résumer à des identités auctoriales et des dates calquées du monde européen, ce que nous montrerons en conclusion de cet itinéraire critique. [...]

---

<sup>1</sup> Mot formé en français à partir du mot portugais « negro » désignant la couleur noire. Utilisé dans le roman de façon « banalement » dénotative, comme le faisait l'époque coloniale vécue par Addi Bâ, en Europe et sur les terres conquises, nous le citons entre guillemets du fait de sa connotation raciste.

<sup>2</sup> Carl Einstein, *La Sculpture africaine* (1921), trad. de L. Meffre, dans *Les Arts d'Afrique* (réunion de tous les textes de Carl Einstein sur les arts africains, (L. Meffre et J.-L. Paudrat éd.), Paris, Jacqueline Chambon-Actes Sud, 2015, p. 183.

<sup>3</sup> Léopold Sédar Senghor, « Poème liminaire », *Hosties noires* (1948) ; Voir *Œuvre poétique*, Paris, Seuil-Points, 1990, p. 57.